

Citation style

Mattéoni, Olivier: Rezension über: Gilles Lecuppre, L'imposture politique au Moyen Âge. La seconde vie des rois, Paris: Presses Univ. de France, 2005, in: *Annales*, 2008, 2 - Histoire médiévale, S. 432-433, DOI: 10.15463/rec.1189726500

First published: *Annales*, 2008, 2 - Histoire médiévale

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

Gilles Lecuppre*L'imposture politique au Moyen Âge.**La seconde vie des rois*

Paris, Presses universitaires de France, 2005, 405 p.

Tiré d'une thèse de doctorat, le livre de Gilles Lecuppre aborde un sujet neuf. Le thème de l'imposture politique, en effet, s'il a inspiré les historiens modernistes¹, n'avait pas donné lieu jusque-là à une étude d'ensemble pour la période médiévale, dont on estimait qu'elle avait été peu affectée par le phénomène. G. Lecuppre montre qu'il n'en est rien. Mieux : il entend sortir la question de l'imposture du domaine de l'anecdote, dans lequel elle a souvent été cantonnée, pour en faire un véritable objet d'histoire. L'imposture politique, qu'il faut comprendre comme la pratique des usurpations d'identité royale ou princière, est analysée comme une forme privilégiée de la contestation politique. Le cadre retenu est l'Occident (à l'exception de la Scandinavie) durant les derniers siècles du Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles).

La base du travail est un corpus de 32 impostures dont certaines, mieux éclairées que d'autres par la documentation, sont davantage sollicitées dans le développement. Il en est ainsi de Bertrand de Rays, Dietrich Holzschuh, Giannino Baglione, « marchand siennois égaré par le mirage royal », Jeckel Rehbock, « nouveau Valdemar », ou encore pour les prétendants anglais Lambert Simnel et Perkin Warbeck. La difficulté de la recherche tient à la nature des sources disponibles. Certes variées (chroniques, correspondances, poésies, archives judiciaires, ces dernières surtout nombreuses après 1400), la plupart présentent la caractéristique d'émaner essentiellement du pouvoir et de dresser de l'imposteur un portrait tendancieux qui contribue à sa diabolisation et à sa condamnation systématique.

Le livre est organisé en quatre parties. La première s'intéresse à ce que l'auteur appelle la civilisation du « faux » et de « l'à-peu-près ». Il y est montré que les multiples avatars du faux qui se rencontrent en cette fin du Moyen Âge (faussaires, voyageurs « aux allures inaccoutumées », jongleurs, fous, etc.) n'ont finalement que peu de rapports avec l'imposture, laquelle répond à sa propre logique et ne peut

se réduire à la seule manipulation mensongère. La nature du phénomène est profondément politique, et c'est ce que s'attache à détailler la riche deuxième partie. Consacrée au déroulement du complot, celle-ci livre nombre de données sur le profil des imposteurs, leur âge, leurs motivations, les hommes qui les épaulent, la manière dont ils accaparent les symboles du pouvoir pour donner force à leur geste revendicative. On retiendra que les imposteurs ne sont en rien des déracinés ou des marginaux. La nature aristocratique de l'imposture apparaît comme un phénomène général. Les complotheurs qui entourent l'imposteur sont nobles, mais une évolution est décelable au cours de la période : de groupes de petits nobles « revanchards » au XIII^e siècle, on passe à une noblesse de plus haut niveau au XIV^e et au début du XV^e siècle. Les bourgeois urbaines peuvent également constituer un soutien. Les imposteurs n'ignorent pas le monde de la ville, lieu de pouvoir et source de richesse en bien des régions. L'attention accordée aux entrées solennelles le confirme d'ailleurs, mais il s'agit aussi là, pour le « pseudo-roi », de détourner à son profit les rituels habituels de légitimation. Certains imposteurs sont allés jusqu'à faire frapper monnaie, d'autres ont fait confectionner des sceaux royaux, beaucoup ont constitué autour d'eux une cour, qui a pu servir de cadre à l'élaboration d'un discours de justification. Cette « voix de la dissidence » ne nous est parvenue que d'une manière biaisée et, s'il est difficile de la faire revivre, G. Lecuppre réussit à en dégager quelques grands traits. Le « roi revenant » – c'est ainsi que l'imposteur se présente souvent – dénonce l'usurpation, dont lui-même ou les siens ont été victimes en leur temps, et propose des mesures qui n'ont généralement rien d'un vaste dessein, mais qui consistent d'abord à flatter sa base : octroi de privilèges à la noblesse, modération fiscale à l'égard des villes, contacts, voire alliances avec les princes étrangers. Néanmoins, l'imposture n'a pas été minimisée par les souverains en place tant elle a pu représenter, dans certains cas, un véritable « défi » à l'autorité, et cela en raison de son caractère indéniablement subversif : c'est l'objet de la troisième partie. Sur ce point, l'un des apports importants du livre concerne la géographie et la chronologie de l'imposture. À l'évidence, certains espaces ont

été davantage sensibles au phénomène que d'autres : ainsi la Flandre, l'Empire et l'Italie au XIII^e siècle, l'Angleterre au XV^e. Dans cette géographie, la France, où, selon l'auteur, « les rois prennent la sage habitude de mourir en public, loin de l'ambiance violente et mystérieuse des batailles et de la réclusion », fait figure d'exception : les imposteurs y sont absents, mis à part le « mythomane candidat au trône de France », Giannino Baglione, pour qui Jean II le Bon, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, n'est pas le roi légitime. Le même constat vaut pour les royaumes de la péninsule Ibérique, ce qui peut paraître plus étonnant. En fait, l'imposture renvoie à la question de la légitimité dynastique. Même s'il ne s'agit pas d'une règle absolue, on constate que les imposteurs apparaissent très souvent quand l'ordre dynastique au sein d'une famille régnante est perturbé, suite à une minorité, à la mort prématurée d'un souverain, voire à un changement de dynastie. Enfin, on note que l'imposture a été peu affectée par le charisme messianique : c'est ce que développe la quatrième partie. Ainsi que le souligne G. Lecuppre, l'imposteur « ne saurait être assimilé totalement à un prince d'apocalypse ou à un roi 'populaire', au double sens d'« universel » et de « plébéien » ».

Au total, l'étude se présente comme un travail de grande qualité. Servi par un sens affirmé de la démonstration et une écriture élégante, l'exposé invite à reconsidérer les formes de la contestation politique à la fin du Moyen Âge. Au terme du livre, l'imposture apparaît sans conteste comme l'une des modalités de l'opposition aristocratique face à la montée en puissance de l'État monarchique. Sur ce point, le rapprochement chronologique qui est opéré entre imposture et genèse de l'État moderne est plus que parlant. Resterait alors à scruter davantage la question des rapports entre l'imposture et les autres formes de contestation politique (révolte, constitution de ligue, assassinat), et à s'interroger sur l'utilité réelle de l'imposture en tant que stratégie politique, compte tenu de la part élevée d'échecs qui caractérisent ces entreprises de mystification durant la période étudiée.

OLIVIER MATTÉONI

1 - Yves-Marie BERCÉ, *Le roi caché. Sauveurs et imposteurs : mythes politiques populaires dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard, 1990.

Ingmar Krause

Konflikt und Ritual im Herrschaftsbereich der frühen Capetinger. Untersuchungen zur Darstellung und Funktion symbolischen Verhaltens

Münster, Rhema-Verlag, 2006, 352 p.

L'ouvrage résulte d'une thèse placée sous le double patronage de Gerd Althoff et du *Sonderforschungsbereich 496*¹. C'est dire s'il illustre les grandes tendances de l'école historique allemande en matière de rituels et de communication symbolique. De son maître G. Althoff, objet de nombreuses références bibliographiques dans le livre, Ingmar Krause reprend les concepts et les grands paradigmes. Ils sont exposés dans une première partie conforme aux canons de la thèse allemande : histoire des concepts, état de la recherche et notes de bas de page pléthoriques ! La démarche n'est pas inutile tant, dans ce champ investi par l'histoire, la sociologie et l'ethnologie, les concepts-clés (rituel, communication, cérémonie...) font débat. La notion de « rituel », de loin la plus polémique, fait l'objet de longs développements. L'auteur récuse son application exclusive au domaine du sacré. Le rituel, suite reproductible d'actes symboliques, n'est pas un théâtre de marionnettes où chaque acteur répondrait à un comportement stéréotypé. Fort d'une dimension performative, le rituel est constitutif d'un sens et d'un ordre social. Il est fondateur du corps social puisque l'itération et la réitération des gestes symboliques conduisent à la reconnaissance du groupe et de son identité. Conformément aux thèses de G. Althoff, I. Krause inscrit l'histoire des rituels dans un temps long. À l'opposé du procès de civilisation de Norbert Elias, de l'idée d'un homme médiéval soumis à ses affects, il dépeint une société policée par les rituels. À l'apogée de la communication symbolique, en ces X^e-XII^e siècles durant lesquels la culture du signe et du geste explose, la prétendue « anarchie féodale » s'efface au profit d'une société régulée par des codes